

Elisée Chablanc : histoire de Noël

Autor(en): **Schabzigre, Aimé**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 52

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224965>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



LE SAVOLES, LE 79 DÉ DÉCEMBRE 1932.

Mon bouen'ami Conteur,

Cein t'est te dza arrevà d'einvita qu'auqu'on à goûtà, dé té rédzoï dé preindre ona bouena souïe (repas) avoué on'ami et d'être tot solet po la medzi? Hier, demindze, y comptàve avai le Gros Féli por medzi la sepa u tsapllia-bou, vers mé. A midzor feru, la sepa étai couéta; é ne l'y manquàve tiet la grésse qu'on l'y pu fetsi fenaméint déviant de la medzi, et pouài, avoué ma fenna, n'eïn atteindu, pacheintà tant qu'à on' hâore. Adon, quand n'eïn iu que nion ne ve gnâi. n'eïn étai freccassi noutra sepa qu'étai rude bouena.

As-te dza agotà de la sepa u tsapllia-bou? Y a rein dé meillhâo, mé la faut à fére sein rein régrèttà et rein pliorâ, faut bouetà práo dé tot, bin brassâ.

Te bouete don déssus le foua ona bouena gotta d'évoué; peïndant qu'elle tsaude, te cope de pan dein on'émena, on dietze, aöbin ona terrena, méfaut de pan dü, de la sandze (galette) quemeint on couésâi dein le teïmps u for de velâdzo, vé le Djan-Alfred. Quand t'eïn a djerni le fond, tecope per déssus de fruit dé laitéri tant qu'on ne vâie pas mé le pan, te réquémence, te rebouete de pan, de fruit, tsé tra, tsé tra, tant qu'y ien ésse práo. Po le derrâi coup, se t'à de râsson (sciure) dé fruit dé Pertze, t'eïn bouete ona couessattâie avoué tant min dé sau et dé pâivre. Quand l'évoué est couésainta, te la verse tsau pou, ein vereint dé cé, dé lé, et tant que y ein ésse dou dâi déssus. Te câuvre bin tot le commerce (dein le teïmps on ceïn bouetàve déso le lévêt (duvet) et te lâsse teri et bonnâ ona bouena vouârba.

Dein le tuffet (caquelon en fonte), te fâ ésâudâ on bocon dé burro gros quemeint la maïtia de poing u gros Emile; avoué on pita-ravons, t'écliaffe bin adrâi tré tius lou bocons dé pan, te mécllio tot lo commerce. Adon ton burro est tsaud, estra tsaud, tot rodze; te l'accouet déssus tot d'ona bourraïe et ceïn dâi fére ona pechein-ta dzélaïe.

Y a rein mé à fére tiet dé medzi. Avoué ceïn, mon Conteur, te fâ tornâ on mort, mé é faut qu'à tsaque couellierà y ésse ona cordetta dé fruit, on téléferadzo di l'émena à la gordze. Le rélavâdzo est vito fé.

Crâi-to que le Gros Féli ésse dépit quand é récèvré lo Conteur?

On coup que me n'oncllio Djan esppliquâve à n'on Valdoustan quemeint cllia sepa sé fasâi, é ne mouesâve pas mé à la grésse et finessâi dinse: Quand l'évoué coué, la sepa est féte.

A té révâire, me n'ami Conteur, porta té bin et bouen'annâie.

Te n'ami: Djan-Pierro dé le Savoles.

BROUILLARD

CERTAINEMENT, l'objectif est faussé, pour donner des images aussi floues! Ou bien est-ce un rêve, ce va et vient de fantômes ébauchés, là-bas, au pied d'un décor gris de cathédrale? En tout cas, la cathédrale est certainement un décor pour profiler, sans ombres, sa silhouette pâle, derrière les feux croisés des projecteurs. On voit bien que c'est une toile de fond, sans relief mais assez joliment vraisemblable: un ensemble juste, un dessin fortement estompé. Et plus loin une masse laiteuse, uniforme, lasse le regard qui cherche à savoir ce qu'elle cache... des pans de mur, le squelette d'un platane, et, plus loin encore, on aime à se représenter les montagnes. Au fond, sommes-nous certains de les voir encore, au lever du rideau?

On se prend à fixer les phares d'autos, allumés en plein jour, sans qu'ils nous obligent à baisser les yeux. Des lumières roses qui marquent le contour du filament. Le tram fond doucement dans un crépitemment d'étincelles violettes, glissant sur les voies humides, il siffle de colère impuissante et réclame le sable qui lui permettra de mordre sauvagement le rail traître. Maintenant, invisible, on l'entend chanter joyeusement sa victoire. Et de nouveau, le brouillard remplit le silence.

Peu à peu, on est saisi de tristesse et le pas ne sonne plus sur le chemin détrempé. Peut-être est-ce à cause des arbres qu'on entend pleurer lentement, goutte à goutte, sur les bords de la route, leur grande solitude et leur douleur, d'être abandonné, aveugles, dans cette grisaille froide... si longtemps.

Le brouillard.

C'est en rase campagne qu'il faut aller le voir; là, il a toute la place pour s'étendre et une longue tranquillité muette pour emballer les choses dans son immense papier de soie. Vous êtes seul à marcher contre ce mur mobile qui vous encercler toujours, vous pressez le pas, mais vous n'arrivez pas à le dépasser, vous montez un crêt, il y arrive avant vous! Brusquement, vous vous retournez... il est encore là!

Au loin, un klaxon d'automobile vous semble un appel déchirant de bateau en détresse.

Le brouillard a transpercé vos habits... et vous sentez qu'il envahit votre âme...

Benj. Guex.

Précieux renseignement. — Dans une ville de la Suisse romande, un étranger aborde, au sortir de la gare, un jeune garçon à la mine fûtée et lui demande: — Pourriez-vous, mon ami, m'indiquer où se trouve la fabrique de pâtes alimentaires?

— Non, m'sieu; j'sais pas où c'est.

L'étranger s'éloigne; mais quand il a fait une centaine de pas, il s'entend appeler:

— M'sieu! M'sieu!

Il revient sur ses pas et rejoint le gamin qui, lui, n'a pas bougé.

— C' que vous demandiez, m'sieu, c'est p't-être la fabrique de macaronis qu'vous voulez dire?

— Mais oui, mon garçon!

— Alors, voilà!... Eh! ben, je sais pas non plus où c'est.

A Cery. — Le directeur de l'Asile des aliénés fait visiter ses pensionnaires à un de ses amis.

— Celui-ci, dit-il, c'est un pauvre diable qui a perdu la raison parce qu'il aimait une femme qui a épousé un autre homme.

— Il a l'air assez tranquille. Et celui-là, un peu plus loin, qui paraît absolument fou furieux?

— Celui-là, c'est l'autre homme précisément.

ELISEE CHABLANC

Histoire de Noël

AU quartier des Mousquines à Lausanne, vivait, il y a quelques années, un vieux garçon impénitent, Elisée Chablanç, qui passait pour être un original fini. Cependant, de même que les fous qui divaguent le sachant et le voulant ne sont point de véritables fous, les « originaux », qui sont conscients de leur originalité et qui en connaissent les causes profondes, se trouvent être fréquemment des citoyens d'une grande valeur, parce qu'ils ont des opinions raisonnées et qu'ils n'ont rien de commun avec les troupes de singes et de perroquets qui pullulent à la surface du globe, loin de tout travail de la pensée. Chablanç était un de ces originaux-là et, sans sa modestie et sa timidité, il aurait pu se trouver à la tête d'un des partis politiques de notre capitale, à condition qu'il eût su manier les hommes. Mais, tel qu'il était, il gardait pour lui-même toute sa philosophie, ses idées claires et son grand bon sens. Sans faire beaucoup de bruit, il vivait avec une sœur qui le complétait fort heureusement, vu qu'elle était aussi sociable qu'il était renfermé. Malgré cette particularité de caractère, Elisée Chablanç ne se désintéressait aucunement des affaires publiques ni de la vie de l'humanité, mais conscient des réserves trop nombreuses qu'il aurait eu à apporter à la manière de vivre des enfants de son siècle, il se taisait, afin de ne pas se mettre en opposition ouverte et constante avec tout son entourage. Son silence ne ressemblait en rien à une abdication, car, retranché en son for intérieur, il se sentait tout puissant et, en ce refuge, ne craignait personne. Cette façon d'être n'était peut-être pas très courageuse, mais, dans les relations avec l'extérieur, sa timidité et son humeur pacifique surtout le paralysaient grandement. Au reste, il aimait à se rappeler l'exemple du physicien et astronome Galilée, lequel, devant les inquisiteurs romains, fut forcé d'abjurer la théorie de la rotation de notre planète autour du soleil, mais qui ne put s'empêcher, malgré tout, d'ajouter à l'adresse de ses juges: « E pure si muove. » (et, pourtant, elle se meut) Elisée Chablanç voyait dans cette attitude la preuve que la pression extérieure ne suffit pas pour annihiler une conviction profonde; donc, il n'avait pas peur d'être, s'il le fallait, seul de son avis.

Chablanç avait organisé ses loisirs avec la méthode qu'il mettait en toute chose, de sorte que la parfaite régularité de sa façon de vivre ne souffrait guère d'exceptions. Toutefois, dans des circonstances extraordinaires comme, par exemple, après une votation ou une élection dont le résultat lui tenait à cœur ou lorsque des événements importants se produisaient, on le voyait renverser assez facilement l'ordre dans lequel il disposait habituellement de son temps. C'est ainsi qu'en un jour de Noël — était-ce en 1921 ou 1922? — en sortant du sermon entendu à l'église de St-François, il ne prit point le chemin direct du retour, mais descendit à la rue Centrale, puis, remontant la rue du Pont, il vint aboutir à la rue de la Mercerie et parcourut encore plusieurs des vieilles rues et places de la ville. Tout le long du chemin, il distribuait, sans mot dire, à chaque enfant qu'il rencontrait une pièce de quatre sous prélevée sur un rouleau tiré

d'une des poches de son manteau. Les gosses regardaient tout ébahis ce vieux monsieur à la barbe blanche et aux lunettes bleues dont le geste silencieux était bien fait pour les surprendre. Quelques-uns demandaient : « Est-ce pour moi ? » Elisée Chablanc répondait invariablement : « Oui, c'est pour ton Noël », ce qui faisait surgir un gros sourire dans une petite figure bleuie par la bise. D'autres enfants, moins scrupuleux, s'empressaient d'enfourer la pièce reçue au plus profond de leur poche, comme s'ils avaient craint de la voir repartir. Dans la hâte, ils oubliaient fréquemment de remercier le donateur ; les uns, cependant, une fois revenus de leur surprise, lui criaient un merci bien senti. Peu à peu, les enfants, voyant la manne se répandre sans discontinuer, se mirent à suivre notre ami Chablanc en chuchotant les uns aux autres : « C'est le bonhomme Chalande, c'est St-Nicolas, c'est saint Joseph, le papa de Jésus, c'est le Bon-Enfant ». Deux ou trois, parmi les plus audacieux, tentèrent bien une seconde fois d'aller tendre la main, mais Elisée, qui, malgré ses lunettes bleues, avait le regard exercé, s'aperçut du subterfuge et avisa la cohorte qui le suivait qu'il ne donnait qu'une seule pièce par enfant. Dès lors, la jeunesse se chargea elle-même de veiller à une distribution exempte de tricherie. Les rares gamins qui, plus tard, essayèrent de surprendre la bonne foi du « Bon-Enfant » furent rapidement rappelés à l'ordre par ceux qui formaient sa garde d'honneur. Malgré la température sibérienne et les rares piétons dans les rues, le nombre des enfants qui faisaient cortège à Elisée Chablanc augmentait rapidement. Le héros de cette procession en était fort embarrassé. Il précipitait le pas et espaçait ses dons, mais la jeunesse ne le lâchait plus d'une semelle. Les passants s'arrêtaient pour s'informer des motifs de tout ce remue-ménage. A deux reprises même, des agents de police, croyant à un scandale, s'étaient rapprochés pour s'orienter. Des fenêtres s'ouvraient, des voix de commères retentissaient, des hommes s'interpellaient, des chiens s'agitaient, des petits gosses traînés avec peine par des sœurs ou des frères pleuraient parce que le froid leur raidissait les pieds et les mains. Au milieu de cette cohue, Elisée Chablanc ne savait plus à quel saint se vouer. Il avait plusieurs fois essayé de persuader aux enfants de rentrer chez eux, mais en vain, car on ne quitte pas si facilement le « Bon-Enfant » quand on a eu la chance de le découvrir. Dans sa détresse, il lui vint à l'idée de vider son porte-monnaie très ostensiblement en distribuant tout ce qu'il contenait à ceux de sa suite qui n'avaient encore rien reçu, pensant fournir ainsi la preuve qu'il ne lui restait plus le sou. Les gosses n'y virent qu'un nouveau motif de persévérer à l'accompagner. Heureusement, sur ces entrefaites, le cortège débouchait sur la place Bel-Air. Elisée avisa le tram qui s'appêtait à traverser le Grand-Pont. Il ne fit qu'un saut pour rejoindre la voiture jaune et put ainsi échapper enfin à la jeunesse lausannoise ameutée. Ne disposant plus même de quoi payer sa place, il dut mettre le contrôleur au fait de son odyssée en expliquant que l'idée de cette distribution lui était venue en se souvenant que, dans son jeune âge, un passant lui avait, un matin de Noël, causé un immense plaisir en lui donnant une pièce d'argent.

Un monsieur qui entendit ce récit revendiqua l'honneur de pouvoir, une fois en sa vie, payer le billet de tram du « Bon-Enfant » de Noël. Il remarqua encore que si l'exemple donné ce jour-là était suivi dans une cinquantaine d'années par tous ceux qui venaient de bénéficier des libéralités de notre héros, la semence répandue fournirait une riche récolte. Ce serait ainsi une œuvre digne de Noël, de ce jour de réjouissances de toute la chrétienté !

Aimé Schabziger.

Au théâtre. — Pourquoi applaudissez-vous une pièce aussi stupide ?
— Pour ne pas m'endormir !

Entre amis. — Ma femme ? Elle fait du spiritisme, à présent... Je ne la trouve plus qu'occupée avec des esprits...

— Ça la change un peu de ta conversation !

A CRETALET, ON SAIT ENCORE CE QUE C'EST QU'UNE NOCE

C'EST donc l'autre jour que Louis a marié Ferdine au juge. Pour une belle noce, ça a été une belle noce, surtout que Ferdine et Louis sont bien aimés dans le village et qu'on s'était donné bien de la peine pour leur faire plaisir. Il fallait voir l'église : c'était décoré en première. Avec le régent, on avait exercé un beau chœur qu'il a rudement bien marché. Quand même, le moment qui fait toujours le plus effet c'est quand les mariés se font donc la promesse. Ma fi ! on sent que ça c'est du tout sérieux ! Ça ne fait rien, si seulement j'y peux être une fois, avec une que je connais, je veux être comme Louis qui n'a pas quequoyé pour dire un « oui » d'attaque.

En sortant de l'église, nous qu'on était de noce on s'est tous embarqués sur des chars à bancs pour aller se montrer aux villages du cercle. Et juste comme on démarrait, voilà la tante Ursule, qu'elle a été en service par l'étranger et connaît les usages, qui t'envoie une criblée de riz et une vieille socque contre les mariés. Il paraît que ça porte bonheur. Nous, on avait des caramels à jeter aux gamins, qu'on riait bien à les voir se lancer dessus. Pour sortir du village, rien de fait avant que Louis ait z'eu payé un pair de litres à quelques jeunes gens qui avaient barré le chemin avec la presse à foin de François à David. Après, on a été à Villars-Salées, où on a pris un poucein chez Marc, à la Charrie, et contre les une heure, on est revenu chez Louis où ils avaient préparé le repas de noce. Rien qu'à voir courater les femmes, comme des piquettes au moment où ils vont commencer la manœuvre, on pouvait bien se dire qu'on n'aurait plus tant faim le soir. Et vous pouvez compter qu'on a dîné de sorte : du bouilli, du jambon, du rôti de veau, avec des jardinages arrangés aux petits oignons, et pour finir, des baignolets de crème, des enchâtées de gâteaux, de merveilles, de bricelats, de beignets à la rose qu'on ne pouvait plus en avant.

Il faut bien dire, nous de par Crétalet on n'est pas de ces raffinés comme on en voit tant aujourd'hui, qui te font la petite bouche qu'on dirait qu'ils ont honte d'avoir de l'appétit. Y en a de ces noces où c'est tant qu'on vous offre une tasse de thé de Chine avec quelques pauvres coucons... Quoi ? Surtout qu'on ose on s'en sauve pour aller se caler les côtes. Eh bien ! ça n'a rien de façon. Quand tout va bien, on ne se marie pas tant de ces fois d'une vie qu'on ne fasse pas un extra si on a les moyens. Enfin nous, comme je vous dis, on sait encore ce que c'est qu'une noce ; on ne se cache pas non plus d'avoir un bon coup de fourchette, avec le coup de coude assez à la hauteur. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'on soit de ces goinfres qui ne pensent qu'à la mangeaille. Après qu'on s'est bien gouvernés, qu'on a sa suffisance, il faut que tout le monde dise un bout de chanson, ou porte une santé, enfin oui, que chacun s'arrange pour égayer la compagnie. A la noce à Louis, c'était donc son cousin Jules Péclard, dragon, qu'on avait mis major de table : un tout fin, qui connaît tous les bans qu'on peut battre et toutes les rubriques pour amuser son monde. Il s'en est dit des joyeuses, vous pouvez croire ; il faudrait un moment pour toutes les noter. Moi, j'en avais une dans « Jean-Louis toujou le même » : vous savez, celle de celui qui a marié la Bernoise, qu'ils en parlent sur le bateau. Mais le morceau de conséquence, c'est bien sûr le toast aux époux et c'est l'oncle Sami, municipal, qui l'a porté d'extra. Je veux tâcher de vous le dire, autant que je m'en rassouviens. Et puis encore une chanson que j'ai recopiée ; ça pourra vous servir quand vous serez de noce. Celle-là, c'est le cousin Henri, qui étudie à Lausanne pour avocat, qui l'a faite tout seul. C'est une poésie en vers, sur de ces airs que tout le monde sait pour chanter les refrains.

Et puis respect pour nous ! On peut dire que Crétalet fournit bien son monde au pays.

Gédéon des Amburnex.

LE RESTAURATEUR MAGNANIME

MONSIEUR DOUCET tient sur la rivière vaudoise un restaurant dont les affaires ne sont pas mauvaises. Sur le coup de midi les garçons travaillent à plein rendement et le patron lui-même n'a pas une minute à perdre. C'est ce qu'on appelle en langage professionnel « le coup de feu », l'heure de la grande affluence.

Il ne faut d'ailleurs pas confondre le « coup de feu » avec le « coup de fusil », terme employé surtout par les clients quand la douloureuse se présente.

Or donc, dans le restaurant de M. Doucet, une dame d'apparence placide était venue se restaurer à l'heure du coup de feu.

Quand elle eut fini, le garçon vint lui présenter la douloureuse et ce n'était pas un coup de fusil : cinq francs.

La dame, cependant, pensa mourir en la voyant. Elle n'avait pas un sou vaillant. Elle entretint le garçon de trente-six histoires, expliquant ceci, expliquant cela, mais comme celui-ci n'avait pas de temps à perdre, il l'envoya s'expliquer avec le patron.

Elle s'approcha donc toute en larmes de M. Doucet qui la reçut le cœur froid. Elle reprit, à son intention, sa pitoyable histoire, s'excusant, demandant pardon, déclarant qu'elle était une voleuse, mais ne voulait pas être une voleuse, promettant de venir payer, désespérée de ne pouvoir rendre un dîner qu'elle avait pris et ne pouvait payer.

M. Doucet coupa court à ce discours pathétique, car, lui non plus, n'avait pas de temps à perdre.

— Eh bien ! je vous le donne votre dîner, vous êtes quitte. Et maintenant f...-moi le camp et laissez-moi la paix. Mais ne revenez plus.

Et la dame fut poussée dehors avec égards, mais avec fermeté. Elle pleura.

Quelques minutes après, le poste de police recevait sa visite.

— Arrêtez-moi, dit-elle à l'agent de service, je suis une voleuse. Je viens d'aller dîner au restaurant de M. Doucet et je suis partie sans payer. Arrêtez-moi. Mettez-moi en prison.

L'agent se demandait s'il avait affaire à une folle ou à une repentie. Pour s'assurer de la chose et contrôler ses dires, un moyen très simple était là : le téléphone.

Et c'est ainsi qu'au plus fort de l'ouvrage, alors qu'il se hâtait pour rattraper le temps perdu et faisait rissoler des côtelettes dont les amateurs commençaient à s'impatienter, M. Doucet fut brusquement appelé au téléphone.

Il décrocha nerveusement.

Au bout du fil une voix racontait une histoire.

— Ici le poste de police. Nous avons la visite d'une dame qui vient d'aller dîner chez vous...

— Non d'un chien ! interrompit Doucet, encore elle ! Elle ne peut donc pas me f... la paix ! C'est pour elle son dîner ! Je lui en fais cadeau. Mais, pour l'amour du ciel, envoyez-la au diable...

Et M. Doucet raccrocha pour revenir à ses fourneaux.

Le brigadier de police, à son tour, eut bien de la peine à se débarrasser de sa cliente. Par trois fois il dut lui démontrer la magnanimité de son restaurateur, et c'est à regret qu'elle se décida à partir, protestant qu'elle économiserait sou par sou pour payer ce fameux dîner.

Les pique-assiette aussi scrupuleux sont rares, et ils ont en général peu d'esprit.

Qui ne connaît l'histoire de cet artiste peintre qui s'était, lui aussi, gobergé malgré que son porte-monnaie fut vide.

Quand il eut fini de manger son dessert, le rapin s'approcha du patron de l'établissement.

— Que feriez-vous, lui demanda-t-il innocemment, si un de vos clients venait vous dire après avoir dîné qu'il est dans l'impossibilité de payer ?

— J'ouvrerais la porte, répondit le Doucet de l'endroit, et je lui administrerais un coup de